

Au travail

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 14

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce sera sans contredit le premier journal du monde. Après cela, nous aurons soin, dans un feuilleton, de donner de petites histoires gastronomiques, intéressantes, légères et d'une digestion facile.

Nous défendrons la cuisine.

Nous soutiendrons la liberté des sauces et ra-gôûts.

Nous coifferons de la couronne d'immortalité celui qui trouvera le moyen d'enter des truffes sur les pommes de terre, d'élever des bécasses en basse-cour et d'introduire le thon dans le Lac Lé-man.

S'adresser pour plus de renseignements à Monsieur de l'Écumoire, rue de l'Écuille, No 56 à Lausanne.

Poisson d'avril 1839.

Courtoisie in extremis. — C'était au siècle dernier. Un condamné à mort est conduit à l'échafaud par le bourreau.

— Sir, dit ce dernier au malheureux, j'ai un aveu à vous faire. Je débute pour la première fois aujourd'hui dans ma fonction d'exécuteur des hautes œuvres, de sorte que je ne suis pas très expert en la matière. Si je commets quelque faute, vous voudrez bien m'excuser et me pardonner.

— Votre aveu, répondit le patient, m'incite à être franc avec vous. C'est la première fois moi-même que je vais être pendu, de sorte que je ne suis pas du tout au courant de la façon dont cela se passe. Mais soyez sans inquiétude. En y mettant de la bonne volonté l'un et l'autre, nous nous tirerons d'affaire convenablement.



JOLIS COINS DE CHEZ NOUS

DU pied de la colline verte où le village de Sainte-Croix élève ses toits rouges dominés par le large clocher de l'église, le sol s'incline brusquement. Une petite vallée apparaît, une vallée en miniature où coule, entre des arbres au feuillage varié, une rivière qu'on franchit d'un pas, sans même prendre son élan. C'est l'Arnon.

Grand à peine comme un ruisseau de la plaine, il se creuse néanmoins un lit profond où, à certaines saisons, il roule des eaux boueuses qui semblent vouloir tout emporter. Mais un mois de sécheresse suffit à transformer le fougueux torrent de montagne en un mince filet d'eau qui chante sa chanson monotone par les beaux clairs de lune.

On s'assied au bord de cette eau limpide qui court entre des rives herbeuses, et l'on écoute le chant du rossignol. Parfois un rayon de lune pénètre sous le feuillage, projetant partout des ombres fantastiques.

Mais c'est en automne qu'il faut la voir, cette rivière qui creuse des cluses profondes avant de gagner la plaine.

Après avoir longé le pied de la montagne, l'Arnon fait un léger coude et pénètre dans les gorges de Covatannaz — le défilé connu déjà du temps des Romains, puisque ces derniers avaient construit, sur le flanc nord de la montagne, une route dont on distingue encore les traces et qu'on désigne sous le nom de « voie romaine ». Actuellement, une belle route décrit, sur la pente boisée, ses nombreux lacets et relie Vuitebœuf à Sainte-Croix en passant par le Château. En face, du côté sud, il y a la voie ferrée et, plus haut la route de Montfeloux.

En pénétrant dans les gorges, la rivière court d'abord à fleur du sol, sous le dais merveilleux

des hêtres jaunés par l'automne. Puis les parois de rochers se rapprochent brusquement et les hautes falaises grises, où s'accrochent çà et là quelques touffes d'herbe, étranglent la rivière qui bondit maintenant en une série de cascades.

Quand elle a franchit le défilé, on la voit disparaître de nouveau sous les arbres et longer la haute falaise où des trous noirs indiquent l'entrée des grottes étroites et profondes qui servent peut-être de refuge à l'homme des cavernes.

Le sentier suit la rive gauche. C'est un joli sentier, qui s'en va en zigzaguant sous la hêtrée. De temps à autre, on aperçoit quelques épilobes roses qui jettent leur dernier éclat avant l'hiver et, lorsqu'on lève la tête, on voit, parfois, un coin de ciel bleu. A cette saison, les oiseaux se taisent et le gibier se tient caché, car les chasseurs sont nombreux dans cette région du Jura.

Au-delà de la maison de Covatannaz, le paysage change. Ce n'est plus le petit chemin pittoresque jonché de feuilles mortes, sur lequel on marchait comme sur un tapis moelleux. Des branches pendantes vous frôlaient au passage et la chanson de l'eau vous faisait compagnie. Les entrepreneurs et les terrassiers sont venus. A coups de pics et à coups de mine, ils ont fait sauter la roche, après quoi, ils ont cassé la pierre jaune pour la répandre en cailloux anguleux et pointus sur la nouvelle route bordée d'un mur. Heureusement que plus bas la nature reprend ses droits ; et l'on retrouve avec joie le petit sentier aux pierres polies qui longe le dernier étranglement de roches d'où la rivière s'échappé pour pénétrer dans la plaine.

D'abord, elle traverse le village de Vuitebœuf, où elle met en action des scieries et un moulin. Elle baigne les murs des vieilles maisons, clapote un instant sous les fenêtres du Café des Balances, oblique vers le nord et reprend sa course pour former le plus agreste valon qu'on puisse voir.

* * *

Grossi de la Baumine, l'Arnon élargit ses rives et court maintenant sur un lit de cailloux arrondis. Des sapins, récemment abattus et écorcés, gisent là, pêle-mêle, sur les berges ou même au travers de la rivière. Un pêcheur apparaît. Il va et vient dans l'herbe où se fanent les derniers colchiques. Il porte des bandes molletières et un complet de futaine. Indifférent aux chars, aux autos et aux bicyclettes qui passent sur la route, il suit le fil de sa ligne et lève parfois une truite qu'il saisit brusquement et jette dans la hotte de fer suspendue à son dos.

Une vallée s'ouvre, une petite vallée, séparée du reste du monde par des collines boisées et par la haute muraille du Jura. Groupées au pied de cette muraille, les vieilles demeures basses et trapues de La Mothe surgissent brusquement au pied du rocher d'où bondit, en mai, la chute puissante du Fontanay. Une maison cependant attire le regard par sa haute façade grise et ses nombreuses fenêtres : c'est l'accueillante « Maison vaudoise ». On gravit l'escalier, on s'assied sur la terrasse fleurie et l'on jouit du calme champêtre.

Au-delà du hameau s'étend une plaine fertile où s'égrènent les fermes de Vugelles tandis que, sur la hauteur, le village de Novalles ferme l'horizon. Un peu de brume flotte sur le Jura, un peu de brume que le soleil dissipe peu à peu. Alors le ciel apparaît d'un bleu intense, tandis que le soleil fait miroiter l'eau claire.

Les hêtres continuent à se pencher au-dessus des flots. Une feuille couleur de rouille, se détache du rameau. Elle se balance un instant, zig-zague dans l'air et tombe. Alors le courant l'emporte. Elle flotte un instant, elle s'en va à gauche, puis à droite, disparaît dans un remous, reparait plus loin, revient en arrière, repart, butte contre une pierre et disparaît enfin au premier contour. Image de notre vie !

* * *

A travers les petites collines qui ferment l'horizon vers le nord-est, l'Arnon se fraie un

chemin. A gauche, c'est la pente herbeuse où les vaches mettent partout la mélancolie de leurs clochettes. A droite, le sol se relève en un escarpement boisé. Puis un vieux moulin apparaît, un moulin abandonné que l'on a transformé en scierie. Les poules, les canards et les oies régissent en maîtres dans la cour où l'on n'entend plus le roulement des chars de paysans.

Maintenant la rivière a plus d'espace. Elle en profite pour élargir son lit et former des bancs de sable où des flaques d'eau minuscules semblent réfléchir tout le ciel. C'est là qu'il faut venir, au printemps, pour voir des parterres de primevères, de scilles et de pervenches. En ce jour d'automne, les dernières fleurs penchent la tête et les feuilles commencent à joncher le sol.

Cependant un autre moulin apparaît à l'horizon. C'est un moulin agricole large et cossu. De loin déjà, on entend le bruit de la meule et les chars de campagne, alignés dans la cour, attendent leur chargement de belle farine.

Dans ce pays de Grandson, qui descend des crêtes jurassiques jusqu'au lac, l'Arnon a tracé son cours. De ruisseau de pâturage, il est devenu torrent de montagne. Puis il a arrosé une jolie vallée. Et maintenant le voilà devenu rivière de plaine. En effet, il s'en va, tout droit, vers Champagny, à travers des prairies plates que traversèrent, jadis, les armées du Téméraire en déroute. Il passe le village, la grande route et la voie ferrée ! Au-delà, il retrouve, le long de ses rives, son escorte de jeunes hêtres, d'aulnes verts et de chênes nains ; et le lac de Neuchâtel l'accueille, sans bruit, parmi les herbes folles et les roseaux du rivage.

Jean des Sapins.

BOITE AUX LETTRES

A. M. Pierre C., de Roche. — Nous ignorons ce qu'est devenue la cloche du **Vaisseau Fantôme**, peut-être était-ce celle que le **Conteur** signale dans son numéro du 21 mars écoulé comme ayant été fondue en 1806, pour l'église de Villette, puis transportée à Grandvaux vers la fin du XVIII^e siècle. R.

Nous espérons que nos lecteurs auront transposé d'eux-mêmes les chiffres par 1608 au lieu de 1806.

AU LAVOIR

*Tous les battoirs frappent sans cesse,
Langues d'aller en même temps,
De la gaieté, pas de paresse,
Les lavandières ont vingt ans.*

*Vous voyez que le savon mousse,
Mais qui saura ce dont on rit ?
Car si la lessive est très douce
En est-il autant de l'esprit ?*

*Avec une ardeur sans pareille
Langues et battoirs vont leur train,
On blanchit le linge à merveille,
Oui... mais blanchit-on le prochain ?*

Des divers moyens de réussir. — Après un concours général au Conservatoire de Musique, où un grand nombre de jeunes filles avaient obtenu leur diplôme de chant, un examinateur s'inquiétait du sort qui leur était réservé.

Un compositeur de musique, qui était présent, répondit très spirituellement :

— Les unes réussiront par le charme de leur voix et les autres par la voie de leurs charmes.

LE CORDONNIER

DE toute éternité vissé sur son derrière, le cordonnier est chauve, frénétique et noir. Son atelier est au sous-sol, parce qu'il n'a pu descendre davantage. Il prend jour sur la rue par un soupirail.

Du matin au soir, on entend le cordonnier battre et rebattre la semelle.

* * *

Il vit à l'aise dans une odeur de poix, ses pieds sur les déchets de cuir, sa forme entre les jambes.

C'est d'en-haut que les chefs de peuples considèrent les hommes. Les cordonniers les jugent par en-dessous.

Il n'y a pas tant de différence entre la semelle